

Pierre Assouline juste un détail

# A l'école de l'écriture littéraire

P

eut-on apprendre à écrire ? Ce qui s'appelle « écrire ». Non pas des lettres ou des rapports mais des livres. De la littérature. De la fiction. De la poésie. Les Français en doutent fort, et c'est un euphémisme de le dire ainsi. L'écriture s'enseigne depuis un bon demi-siècle dans la plupart des universités nord-américaines ainsi qu'en Grande-Bretagne. Des écrivains y assurent les cours. Un diplôme est délivré. Une pleine page du *Monde* 2 ne suffirait pas à contenir les noms de tous les romanciers, novellistes et poètes connus et célébrés qui sont passés par là. D'abord sur les bancs puis derrière le pupitre. Chez nous, ça n'a jamais pris. « Allons ! On n'apprend pas à devenir écrivain, on l'est ou on ne l'est pas... »

Cela existe pourtant, non en France mais tout à côté. Un Institut littéraire suisse a été créé il y a trois ans à Bienne, dans le cadre de la Haute Ecole des arts de Berne. La première promotion vient tout juste d'en sortir. L'examen pour l'obtention du « Bachelor of Arts en écriture littéraire », délivré pour la première fois, a eu lieu il y a quelques jours. Le jury était composé de responsables de l'Institut, d'enseignants et de deux

écrivains français invités pour l'occasion à analyser et critiquer : Yves Ravey, qui vient de publier *Cutter*, aux Editions de Minuit, et votre serviteur. Le jury devait se montrer généreux sans rien abdiquer de son esprit critique. Puisque c'était une première, il n'y avait pas de point de comparaison. Il nous fallait repérer, dans les recueils de nouvelles qui nous avaient été envoyés pendant l'été, la cohérence interne et les contradictions, l'ombre portée du talent et le souci d'une technique, les promesses et les facilités.

L'épreuve, enrichissante à maints égards, permet d'ores et déjà d'annoncer les noms de deux romancières de la rentrée littéraire 2011 ou 2012, le temps pour Antoinette Rychner et Elisabeth Jobin de travailler encore leurs manuscrits. De vaincre la hantise de la longue distance. D'améliorer, soumettre et laisser décanter, l'une *Petite collection d'instant fossiles*, qui sacrifie tout à des microfiction dans une esthétique de la juxtaposition, l'autre *Anatomie de l'hiver*, qui réserve la part belle à la langue jusqu'à en faire le personnage souterrain d'une chronique villageoise.

Deux seulement sur quarante-trois ? C'est que, francophones, nous n'en avons que deux à lire, à écouter et à juger. Les deux seules étudiantes venues de Suisse romande, tous les autres étant originaires de Suisse alémanique, sans oublier un Tessinois et un Romanche. Une proportion qui, vüe de Bienne, ville située sur la frontière linguistique romando-alémanique, reflète la situation prévalant chez les puissants voisins : la vie littéraire est beaucoup plus organisée en Allemagne qu'en France ; écrire y est métier ; les romanciers y sont payés pour lire des extraits de leurs livres devant un public nombreux ; un Institut littéraire existe de longue date à Leipzig ; des écrivains connus en sont sortis ; en pays protestant, on ne forme pas des gens mais des individus ; on les forme et non ne les formate...

La séance dura tout un après-midi autour d'une table en fer à cheval. Chaque étudiante devait défendre son manuscrit tout en sachant que, en librairies, un livre n'a pas d'avocat pour plaider sa cause. Imparfaites, leurs textes n'en étaient pas moins forts et originaux ; tels quels, ils auraient déjà été admis au comité de lecture d'une maison d'édition. Le regard attentif des auteurs qui les parrainèrent tout au long de leurs études ne les avait pas rendues écrivains ; mais, dès qu'il fut évident qu'elles l'étaient déjà confusément, il leur avait permis de gagner un temps précieux. Ne leur reste plus désormais qu'à tuer le père. ●

